

## Retour de rencontres avec des demandeurs d'asile

Stéphane Fontaine

Comment évoquer 5 ans de discussions philosophiques avec des demandeurs d'asile ? Par quel côté prendre cette aventure ô combien protéiforme ? Comment n'en pas donner une image monolithique ? Comment rendre compte des dizaines de configurations de groupes avec des réalités à chaque fois différentes pour ne pas dire déroutantes ? Enfin, comment faire la part entre l'expérience humaine souvent déconcertante et la méthodologie relative aux pratiques philosophiques ?

Ces questions, je continue à me les poser et les quelques réponses qui me sont advenues compliquent parfois d'autant le projet de raconter cette modeste aventure. Pourtant, je me devais d'évoquer cette petite entreprise un peu extraordinaire que j'ai menée avec de

si belles personnes et durant laquelle j'ai beaucoup appris.

Je ne suis toujours pas sûr d'avoir trouvé l'angle le plus adéquat pour cet article, mais à ma décharge, l'expérience elle-même n'avait pas une forme définitive et identifiable pour l'esprit géométrique. Je dérogerai donc parfois aux règles de cette vénérable discipline pour n'éclairer que quelques coins tarabiscotés. Ainsi, ce qui va suivre n'aura pas pour vocation de tirer quelques conclusions définitives ni de servir de vadémécum, mais visera bien plutôt à faire rapport d'un petit périple et de rencontres toujours dépaysantes ; tant sur le plan humain que sur celui de la pratique elle-même – plus indissociables que jamais. J'espère toutefois, qu'il titillera la curiosité de certains à poursuivre l'une ou l'autre piste.

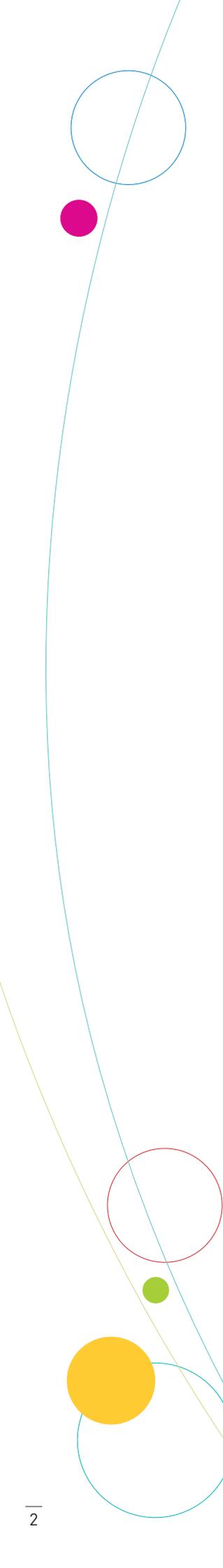
### Genèse (en pratique)

Pour la replacer dans son contexte, cette initiative a vu le jour en 2015, en pleine crise migratoire – alors que l'on prévoyait un cataclysme qui n'a pas encore eu lieu –, imaginée par Aude Minet, directrice de la Maison de la

Laïcité de Namur, dans le cadre d'un projet plus large relatif à l'interculturalité<sup>1</sup>.

J'ai d'emblée été enthousiaste à l'idée de rencontrer ces gens qui alors suscitaient tous les fantasmes, des plus iréniques aux

1 C'est-à-dire pour elle, accueillir la pensée de l'autre pour trouver un *modus vivendi* acceptable, et affirmer éventuellement les points non négociables. Sans quoi, comment vivre ensemble si certains considèrent que la femme est inférieure à l'homme, que l'homosexualité est une perversion et que l'avortement est un meurtre.



plus effrayants – évidemment ni les uns ni les autres ne visaient justes. Mais surtout, outre qu’organiser des ateliers philo à destination des demandeurs d’asile me semblait être une opportunité de rencontre et de dialogue interculturel, pratiquer la discussion philo avec un public que je pressentais souvent très éloigné du mode de penser occidental m’est apparu comme une chance de plus de confronter la méthode à ses limites.

J’avais là encore l’occasion de malmener ma pratique afin de la corroborer, ou à tout le moins, d’en distinguer les principes qui demeurent en toutes circonstances de ceux qui varient au gré des publics – si tant est qu’un public ait des spécificités invariables. J’allais mener des ateliers philo pris dans le double embarras d’un public à la fois fragilisé par la situation et avec un cadre de référence souvent déconcertant pour l’occidental que je suis. J’ignorais alors les hourvaris, les tensions, les conditions

## Le(s) public(s) ?

Je répéterai tout au long de ce texte ma réserve quant à parler d’un public spécifique. Même s’il est vrai qu’il me semble avoir rencontré parmi les dizaines de participants certaines similitudes ; l’exil notamment, mais aussi un rapport que j’ai trouvé très marqué à l’autorité et « aux mondes invisibles » de quelque ordre qu’ils soient. Mais ceci reste une impression –

pratiques contrariantes et l’un ou l’autre malentendu que cela pouvait générer, mais aussi parfois l’aubaine réjouissante d’être confronté à mes propres préjugés. Qu’à cela ne tienne, l’idée originelle était d’offrir à ces nouveaux arrivants un endroit de dialogue, de partage mais aussi de rencontre avec des autochtones – c’est-à-dire nous autres occidentaux – ne fût-ce que pour apprendre à se connaître. Il est à noter pour l’anecdote que, si dans un premier temps de rares curieux sont venus se mêler à la discussion, cette partie du projet a très vite fait long feu dès que nos rencontres ont eu lieu (pour des raisons essentiellement logistiques et d’un manque de soutien) dans les centres et non plus dans des locaux extérieurs<sup>2</sup>. Les aspects pratiques – aggravés parfois par la frilosité de quelques-uns, la résistance d’autres, voire leur fermeture – ont plus d’une fois contrarié les bonnes volontés des participants, des organisateurs et la nôtre.

parfois forte, et qui n’a pas d’autre valeur que celle du témoignage. Et si pour les besoins de clarté du texte, certains de mes propos passent pour généralités, celles-ci n’engagent qu’une expérience et un ressenti particulier.

C’est un truisme d’affirmer qu’il est bien plus adéquat de dire que chaque groupe est particulier. Mais dans ce cas

---

2 En effet, si les discussions étaient organisées dans un premier temps à la Maison de la Laïcité de Namur, il a paru plus pratique ensuite d’aller au-devant des participants dans les centres où ils étaient hébergés. Ce qui changeait beaucoup, tant au niveau de la motivation que de l’atmosphère (mais qui m’a permis par ailleurs de me rendre dans différents centres ; je me suis ainsi rendu dans les centres de la Croix-Rouge de Belgrade et d’Yvoir et dans le centre Fedasil de Jodoigne). Il est à noter que cette dernière année, j’ai été accompagné, en vue de le former, par Martin Henriouille qui participait aux discussions et amenait avec lui une touche « locale » qui enrichissait beaucoup les échanges.

précis, il me semble qu'insister sur cette vérité est spécialement utile ; qui plus est à ce moment de l'article. Parler des demandeurs d'asile est aussi imprécis (voir absurde dans certains cas) que de parler des adolescents, des passionnés d'échecs ou des fonctionnaires (même peut-être plus encore, notamment parce que j'ai rencontré parmi eux des quasi adolescents, des passionnés d'échecs et d'ex-fonctionnaires), mais aussi parce que je pressens un danger plus grand d'essentialiser cette spécificité-là. Il y a autant de cas que de personnalités. Pour preuve, l'arrivée d'une seule personne change la morphologie de tout un groupe car elle vient avec toutes ses « identités » – vérité d'autant plus vérifiable que dans le cadre de cette expérience, le turn-over est si important que chaque atelier est lui aussi particulier ; on dira singulièrement singulier.

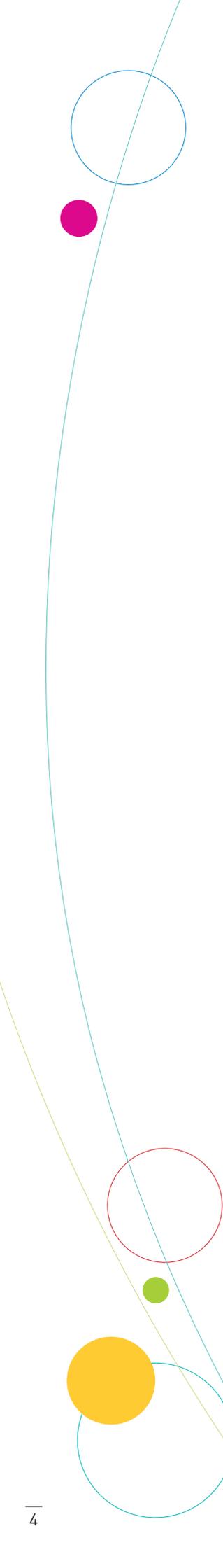
Et si dans la mesure où l'expérience dure depuis 5 ans, avec, à un certain moment, deux implantations en même temps et des dédoublements d'ateliers, la légitimité de tirer des constantes pertinentes semble augmenter, je reste pour ma part très circonspect. J'ai tout à la fois trop et trop peu d'expérience. Il y a si peu de points communs entre des groupes de 3 personnes (moi compris)

et d'autres de 20<sup>3</sup> la semaine suivante ; des groupes exclusivement composés d'hommes et d'autres avec seulement des femmes ; avec des mélanges presque toujours inédits de Béninois, de Congolais, d'Irakiens, de Syriens, de Kurdes, de Guinéens, de Camerounais, etc., venus pour fuir la misère, la guerre, des lois iniques et délétères (concernant les homosexuels, par exemple) ou tout à la fois ; des valides et des handicapés ; des arabophones ou des francophones ; des gens des villes ou de la campagne ; des sunnites, des pentecôtistes, des chiites, des catholiques, des évangélistes, plus ou moins attachés à ce qu'ils croient, plus ou moins éduqués (cela va de l'illettrisme au diplôme universitaire) ; et puis des groupes dont certains membres ont appris à se connaître au fil des semaines et d'autres qui ne se sont rencontrés qu'une seule fois. Pour autant, certaines régularités existent : j'ai rencontré des hommes et des femmes presque toujours désœuvrés, très souvent résignés, soumis à l'inconfort et à la promiscuité, vivant l'arrachement dans leur chair, complètement déphasés par rapport au temps<sup>4</sup>, incertains (quand ce n'était pas franchement angoissés) quant à l'avenir et avec un rapport à la question de l'autorité très inhabituel pour moi ; j'y reviendrai.

---

3 Entre les expulsions, les procédures « Dublin », les stages professionnels, les visites d'avocats ou de médecins, les oublis, et même les obtentions de papiers, les groupes étaient, et c'est peu de le dire à géométrie variable.

4 Indépendamment du fait que pour certains le rapport au temps est totalement différent du nôtre. À cet égard, cela a donné lieu à de très jolis ateliers, à propos du temps objectif ou ressenti, de l'identité, du respect, de la relativité culturelle.



## Face à la différence, l'adaptation comme condition

Il n'est donc pas question d'affirmer quoi que ce soit définitivement. Je continue à croire à la singularité de chaque groupe et plus encore de chaque atelier, le pain ne lève jamais tout à fait de la même manière. Toutefois, à présent que sont prises toutes les précautions requises, il ne faudrait nier les différences ou les délayer dans le relativisme jusqu'à n'en plus rien dire. Bien que sur base d'un ressenti qui ne vaut peut-être que pour moi, il m'est possible de tirer quelques grandes lignes de ces rencontres qui ont concerné plusieurs dizaines d'individus avec des histoires souvent très différentes entre elles, mais avec tout de même le point commun de vivre l'exil dans un pays dont les traditions leur sont souvent très étranges.

Par exemple, l'approche philosophique, au sens des Nouvelles Pratiques Philosophiques presque à tendance zététique, a fréquemment été vécue par les participants comme déstabilisante voire confrontante, notamment sur les problématiques liées à la magie ou à la religion, mais aussi sur le rapport au collectif, sur des questions telles que la liberté (d'expression), l'intégrité, la justice ou la vengeance. Mais pas toujours plus qu'avec des adolescents en centre fermé<sup>5</sup>. Et s'il existait des étrangetés avec le mode de penser occidental, il en allait parfois de même entre certains participants – avec des inimitiés politiques, ethniques, religieuses que je ne mesurais pas toujours.

Le mariage de la méthode philo avec un Autre culturellement très différent exige, sinon une grande ouverture d'esprit, une certaine plasticité dans la manière d'animer. C'est-à-dire accepter parfois ce qui apparaît comme antinomique avec la volonté de tout faire passer au crible de la raison et plus classiquement, de penser contre soi et (plus que jamais) de remettre en question jusqu'au plus intime de ce que l'on croit. En effet, il y a parfois choc, dans le chef de l'animateur qui entend des propos par exemple ouvertement créationnistes ou des évocations de manifestations magiques qui invalident toute chaîne causale un tant soit peu consistante ; et dans celui du participant qui se voit interrogé sur ce qu'il considère comme sacré – et il m'est arrivé de constater que le sacré peut survenir bien tôt, avec des reproches appuyés, pour ne pas dire agressifs, sur ma « manie » de problématiser.

C'est peut-être ici que se fait jour un choix crucial dans la manière d'appréhender notre pratique : soit, l'on fait en sorte que les choses soient dites, revendiquées, pensées ensemble, éprouvées, remises en cause et ce, éventuellement dans une certaine tension, soit l'on ne s'aventure jamais trop loin, l'on vise la paix de la conversation d'où est évacué ce qui hérisse le poil, quitte à en ramollir jusqu'à l'exigence de la forme. Il ne s'agit pas d'aller résolument vers la confrontation mais de toujours s'adapter aux spécificités des personnes que l'on a en face, tout en

---

5 L'article « Des ateliers philo en IPPJ » est disponible sur [www.polephilo.be](http://www.polephilo.be).

rester fidèle à la rigueur de la méthode ; et la rigueur n'est pas la rigidité. Car je crois que quand on peut s'aventurer au cœur des croyances de chacun avec le souci de

l'autre, sans trop (le) heurter, mais sans céder ni au refus ni à la violence, alors seulement le dialogue entre les hommes est possible.

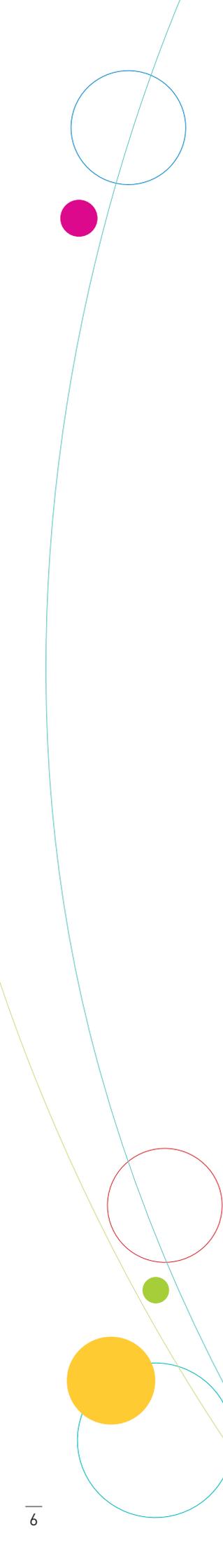
## À l'épreuve de la traduction

À l'origine de cette expérience nous étions, je l'ai dit, aux premiers moments de la crise syrienne et de la « vague » migratoire due à la guerre. Les demandeurs d'asile que j'avais face à moi étaient majoritairement arabophones de Syrie et d'Irak. Comme ils étaient ceux qui généraient le plus de méfiance, il nous a paru opportun de les intégrer d'emblée au projet – des groupes francophones étaient organisés par ailleurs. Aussi avons-nous tenté de mener ces ateliers avec un traducteur. Et quoiqu'après presque deux ans nous ayons fini par abandonner cette tentative passionnante, elle m'a appris beaucoup sur certains enjeux de la langue et de la traduction – toujours un peu à côté, et cependant riche de sens.

À chaque fois, nous étions, les participants, le traducteur et moi-même, confrontés au hiatus inévitable de la traduction (simultanée de surcroît), conjugué aux nécessités de précision dans la reformulation de l'atelier philo. Cette reformulation supplémentaire, inexistante quand on parle la même langue, biaisée et par la traduction et par le traducteur, compliquait d'autant les échanges. Il est vrai que le traducteur n'avait au départ aucune idée des enjeux de la pratique philosophique, mais ses libertés quant à la proposition à traduire provoquaient parfois

des équivoques fâcheuses (et quelquefois une suspicion envers moi qui passais pour une sorte de censeur). Sans compter que « son » arabe était parfois très différent de celui des participants qui entre eux n'avaient pas non plus nécessairement le même. Je me suis aperçu qu'il lui arrivait souvent d'intervenir en « triant » ce qu'il jugeait pertinent ou non et que sa traduction était souvent biaisée par son propre cadre moral. Des interventions d'une bonne minute réduites à trois mots, m'avaient mis la puce à l'oreille.

Toutefois, si je ne pouvais pas contrôler ce que le traducteur disait aux participants ni vérifier la précision de sa traduction, il advenait que l'on profite de véritables moments de grâce ; quand l'impatience ou le tumulte s'apaisaient et qu'apparaissait doucement un temps particulier qui avait semblé gonfler. Plus précisément, on se trouvait dans un rythme qui dédoublait le temps. En effet, l'hypothèse (ou la question) parcourait un chemin deux fois plus long et peu importe si elle s'en trouvait modifiée, on avait tout à coup l'opportunité d'y réfléchir comme à deux fois. Ce rythme de sénateur participait de l'enchantement (de l'émotion en tout cas) des histoires qui souvent accompagnaient les interventions de ces participants Syriens, Irakiens ou Kurdes.



Pour autant, ces moments étaient rares. Dans le flot de malentendus, entre les traductions contestées par ceux qui parlaient aussi le français, ceux qui resquillaient en s'adressant à moi directement en anglais « pour aller plus vite ou éviter d'être mal compris » et les échanges que je sentais tumultueux (voire agressifs) entre le traducteur et certains participants (tension dont je n'avais que rarement le fin mot), il m'arrivait de me sentir dépossédé de l'atelier que j'animais. Pour ces raisons : traducteur formé à la va vite, ma propre ignorance de l'arabe, qui m'empêchait tout à la fois de comprendre une manière particulière de penser liée à la réalité de la langue (qui, notamment du point de vue du vocabulaire, ne possède pas toujours de correspondance en miroir dans l'autre langue) et plus prosaïquement, certains profils de personnalités parfois

très revendicatives, mais aussi pour des mobiles logistiques. Après plus d'un an et demi, je ne m'en suis plus tenu qu'à des groupes francophones.

Et sauf la question de la langue, j'ai poursuivi l'aventure selon la même dynamique : proposer une méthode de discussion rationnelle, critique, volontiers déconstructive, résolument ouverte sur l'étonnement, favorisant le nouvellement pensé pour chaque participant. Avec là encore quelques ajustements relatifs aux différences sociologiques ou culturelles, mais dans la manière d'appliquer la méthode philosophique, et dans mon propre chef, la différence n'a pas été spectaculaire. Cela ne veut pas dire qu'en apparence, spécialement au niveau du rythme et de l'usage de précautions oratoires, on n'y remarque rien d'un peu inhabituel.

## Les thématiques

On pourrait penser que la différence viendrait des sujets abordés durant les discussions. Mais rien n'est moins vrai. J'ai tenté avec ces groupes à peu de choses près les mêmes thématiques qu'avec les autres publics, selon l'inspiration du moment. J'ai même pris pour support, avec un groupe du centre Fedasil<sup>6</sup> de Jodoigne, de courts textes philosophiques que nous commentions, avant d'en discuter. Il faut dire que ce groupe était particulièrement assidu et qu'il a été préservé pendant toute une année des aléas administratifs ; les décisions de l'Office des Étrangers

favorables ou non qui finiront par le disloquer, pour le pire et le meilleur. Mais la plupart du temps, j'ai laissé la liberté aux participants quant au choix des thèmes (à moins qu'ils n'aient pas d'idée et dans ce cas, j'avais toujours sous la main un support voué à débloquer l'inspiration). Car on ne parle jamais avec plus grand enthousiasme que des choses dont on a envie de parler.

Pratiquement, je fais un bref sondage sur les préoccupations intellectuelles du moment et le groupe choisit un thème, généralement par vote. Parfois les thèmes

---

<sup>6</sup> L'Agence fédérale belge pour l'accueil des demandeurs d'asile.

sont d'emblée des questions, parfois nous identifions ensemble les problématiques et les interrogeons. Cette manière un peu austère a le double mérite de ménager les susceptibilités et d'investir davantage dans la démarche de la discussion un public qui quelquefois pense venir subir un cours. Il y a cependant une contrepartie : être prêt à toute éventualité sur les thématiques à discuter. Je redoutais principalement deux types de sujets : celui qui semblait être très proche des souffrances des participants (j'ai appris à modérer cette appréhension) et, plus délicat, celui qui concerne directement la question de Dieu et de la religion.

Pour ce qui concerne les thématiques « douloureuses », j'ai couramment été étonné des choix des thèmes qui tournaient souvent autour (outre la question de la foi et de Dieu) des difficultés qu'ils vivaient dans leur chair comme l'identité, l'exil, le chez-soi, la famille (qu'ils ne voyaient plus), la violence, etc. J'ai joué le jeu avec prudence sans trop de difficultés mais avec

cette inquiétude constante de rouvrir des plaies que la pensée ne pourrait que très hypothétiquement apaiser. Jusqu'à ce que lors d'un débriefing, je m'entende dire que l'atelier philo permettait de ne plus penser. C'était bien le comble. Mais on précisa : penser à « leurs problèmes ». Je continuais à m'étonner, car c'est justement de « leurs problèmes » que nous discussions presque toujours. On me dit alors que la manière de les aborder y mettait suffisamment de légèreté pour paradoxalement pouvoir s'en échapper et retrouver le plaisir gratuit d'une activité qui elle, n'a rien à voir avec la condition de demandeur d'asile. Et si la méthode occasionne parfois un peu de nostalgie, elle a surtout la vertu de mettre à distance et de pousser au jeu et à la recherche ; et par conséquent à l'évasion. J'ai, après ça, posé régulièrement la question de l'effet prophylactique de la discussion philo et de sa vertu de vider l'esprit, et j'ai jusqu'ici toujours eu le même type de réponse.

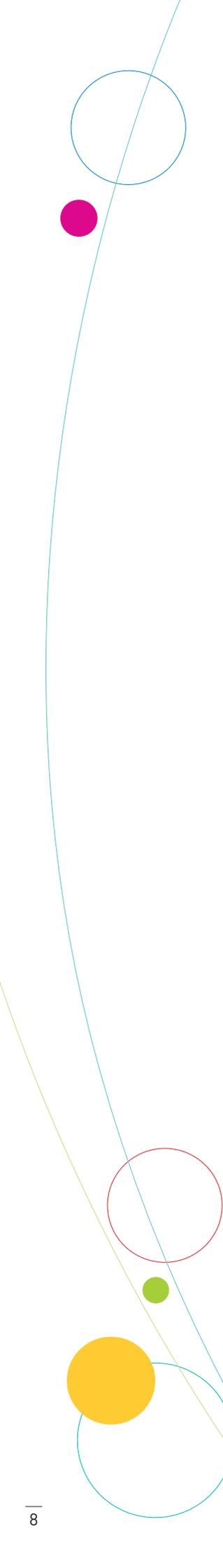
## Dieu, magie, etc.

Mais reste l'épineuse question de Dieu. Cette question vient toujours tôt ou tard dans la discussion – bien plus fréquemment que dans tout autre groupe que j'ai coutume de rencontrer –, et quand on démarre par-là, la difficulté augmente.

Si l'on s'en tient à discuter des concepts de savoir et de croyance (en invoquant par exemple la fameuse phrase de Sartre « Croire c'est savoir qu'on croit, et savoir

qu'on croit, c'est ne plus croire<sup>7</sup> »), on peut conserver la distance nécessaire et s'enfoncer par jeu dans les paradoxes où la foi par nature certaine s'oppose à la science qui ne peut pas être science au nom du principe de falsifiabilité. Mais si l'existence même de Dieu est d'emblée évoquée, des crispations peuvent assez vite se faire sentir avec parfois des discours où se mêlent théorie du complot

7 Sartre, *L'être et le néant*, Gallimard, Coll. Tel, Paris, 1995, p.104.



(éventuellement occidental et athée) et créationnisme le plus basique – ajoutons à cela l'éternel argument en boucle qui veut que Dieu existe puisque c'est écrit dans la Bible (ou le Coran) et que la Bible (ou le Coran) ne peut être que vérité absolue puisqu'elle est œuvre de Dieu, lui-même omniscient et omnipotent. Quand la science se trompe (ou nous trompe), que Dieu dit la vérité et qu'il est dans la nature des choses d'être comme elles sont, alors plus aucun argument ne vaut. Je n'ai plus qu'à proposer, puisque Dieu paraît-il nous a donné la raison, de nous en servir, de nous débrouiller sans lui et de tenter de régler seuls les problèmes dont nous discutons – et pour les plus obtus, qu'il nous avait mis, ma manie de douter et moi sur leur chemin. Il me faut reconnaître que cette axiomatique ne convainc pas toujours. À part quelques passes d'armes tendues et des invectives à peine voilées, la question de Dieu a parfois eu des conséquences plus concrètes sur la pérennité de certains ateliers : j'ai été de manière très sérieuse, au point de décimer un groupe que j'avais eu bien du mal à constituer, littéralement ostracisé et taxé non plus de suppôt du pouvoir institutionnel mais du diable lui-même. J'en parle ici sans ironie car j'ai été bien surpris après deux ou trois rencontres en début d'année, de ne plus rencontrer personne lors de mes ateliers dans un des centres que je fréquentais. Il m'a été facile – parce qu'elles ne s'en cachaient pas – de comprendre que des dames appartenant au courant évangélique m'avaient associé à Satan – à la même enseigne que la prof de yoga – et avait

menacé de je ne sais quoi, quiconque revenait discuter avec moi. Sans doute avais-je dû questionner sans me rendre compte du blasphème, l'un ou l'autre point de doctrines intouchables. J'ai pourtant toujours tenté d'aborder ces questions non sans une certaine prudence et, je l'assure, sans prosélytisme rationaliste ni agressivité concernant quelque credo que ce soit. À partir de mon « excommunication », je voyais ces dames, garantes de la vraie foi, tourner autour de moi quand, dans la cour, je discutais de tout et de rien avec l'un ou l'autre. J'ai appris ainsi à être encore plus circonspect par rapport à la manière d'envisager la question de Dieu en atelier. Dans un autre ordre d'idée, quoiqu'il concerne lui aussi les mondes invisibles, j'ai à plusieurs reprises (une petite dizaine), dans des groupes très différents, entendu évoquer des phénomènes magiques. J'étais troublé de remarquer que des gens dotés par ailleurs d'une pensée parfois très affûtée et articulée pouvaient tout à coup adhérer à des discours qui n'avaient à mon estime plus rien de rationnel. Pourquoi pas ? Sauf que cela rendait aussitôt la discussion philo impossible puisque l'irrationalité empêchait la suspension du jugement, la mise en question ou la cohérence, relativement aux « faits », dans une chaîne causale. Alors, nous nous engageons sur des voies moins critiques mais favorisant davantage l'écoute attentive. L'on a ainsi évoqué les génies de la rivière, les sorciers, les modifications morphologiques, rajeunissement, changement de sexe ou de visage. Tout à coup, tous adhéraient au discours de

l'un d'entre eux ; ni le plus fort ni le plus brillant mais quelqu'un qui semblait avoir (ou revendiquait) une position reconnue par tous ; alors même qu'ils habitaient dans des pays très différents. Et beaucoup se rangeaient derrière celui qui racontait ses prétendus exploits ou affirmait une place dans la chefferie. Chacun y allait de son adhésion et de ses anecdotes qui n'avaient plus rien de philosophique, mais là encore, la situation était passionnante. Pour autant, il était toujours possible de retourner à un questionnement plus philosophique et d'affirmer, quand les participants se trouvaient au cœur d'un développement « prodigieux », que la pensée est protéiforme, que la philosophie n'est qu'une part de l'expérience humaine tout entière et que l'adhésion prend toutes sortes de formes – pensons notamment à celui qui croit en la science comme en une religion.

Ceci étant dit, lorsque s'établissait la confiance, j'ai vécu des moments extraordinaires y compris sur le plan philosophico/rationnel dans l'un ou l'autre groupe où se retrouvaient des chrétiens et des musulmans, tous plus ou moins animistes (et même dans un

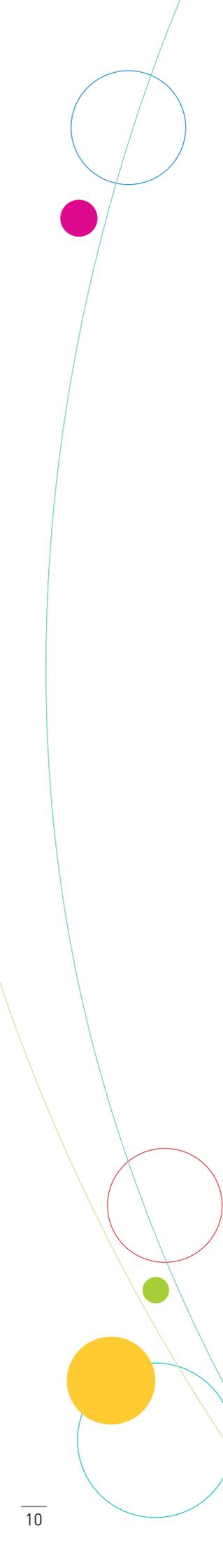
cas seulement un agnostique revendiqué) et dans lequel les nouveaux venus s'intégraient à l'ambiance en même temps qu'au groupe. La curiosité de l'autre et d'idées pour chacun inédites devenaient non seulement autant de motivations d'y revenir de séance en séance, mais des opportunités à penser logiquement. Même les recours aux Écritures (quelles qu'elles soient), en vue d'illustrer l'un ou l'autre propos, devenaient pertinents puisque jamais, ils ne surgissaient pour imposer quoi que ce soit, mais constituaient une occasion de se décentrer et de penser autre chose, et ce toujours dans le but de mieux comprendre et de mieux coller au réel.

J'ai rencontré dans ces moments-là un respect, une qualité d'écoute, mais aussi une saine contradiction, que j'ai rarement retrouvés ailleurs dans le reste de ma pratique. Le tout mêlé d'une familiarité touchante quand on appelait les plus anciens « le papa » ou « la maman ». À noter que pour qu'advienne cette qualité d'échange, il faut une régularité de la part des participants, mais dire pourquoi elle est possible dans certains cas et non dans d'autres relève pour beaucoup d'une conjonction heureuse de hasards.

## Du rapport à l'autorité

Un point m'a troublé plus qu'aucun autre tout au long de ces rencontres. J'ai constaté un égard à l'autorité feint ou intégré tout à fait étonnant. Je m'y suis trouvé confronté de manière régulière, insistante, sous diverses formes et indépendamment des origines des participants – qu'ils soient

issus d'Afrique subsaharienne ou du Moyen-Orient, qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Cette relation à l'autorité s'est manifestée de différentes manières : soit (1) relativement à ma propre position d'animateur – beaucoup sont dans l'attente de ce que je vais leur donner et



me manifestent un respect qui quelquefois me semble nuire à l'idée même de co-construction – soit (2) par rapport au contenu lui-même.

En ce qui concerne ma position, j'ai souvent été confondu avec un professeur. J'ai eu par exemple de grandes difficultés à me faire tutoyer quand je tentais d'instaurer un climat plus détendu. Je me rendais vite compte que je m'engageais seul dans la voie du tutoiement. Un jour, tandis que je proposais qu'on se tutoie, l'un des participants me dit « dans notre culture (il intégrait ainsi tous les africains présents, qui tous acquiesçaient alors qu'ils ne venaient pas tous du même pays) si quelqu'un donne quelque chose, il faut toujours lui montrer le respect pour obtenir ses bénédictions. Au pays, à chaque cours de mon professeur, on prenait un fagot de bois pour lui donner ; je vais avoir du mal à ne pas vous vouvoyer. » C'est arrivé que certains se laissent aller à me tutoyer, par bravade parfois, mais si rarement que je préfèrai moi aussi utiliser le vouvoiement. Cette marque de détente était d'autant plus difficile à faire adopter que mon propre statut était ambigu aux yeux de certains et sujet à soupçon. Il m'arrivait en effet de leur poser des questions parfois jugées très intimes sans qu'ils identifient très bien quel était mon rôle. Il s'agissait de faire sortir de la tête de ces gens que j'étais un auxiliaire du gouvernement qui décide de l'octroi ou non de leurs papiers – les « papiers » restant une des préoccupations majeures des résidents. Comme il ne leur semblait pas exclu que j'aie mon mot à dire en cette matière, au début, on me servait des poncifs, des avis convenus susceptibles de recevoir mon agrément.

Je l'ai heureusement vite compris et pour faire en sorte que les ateliers puissent avoir toute leur pertinence, il m'a fallu rassurer beaucoup. Cela demeure un travail constant que de tranquilliser les inquiets à cet égard et qu'un climat de confiance puisse être établi. Néanmoins, cette crainte s'est considérablement amenuisée au fur et mesure du temps puisque les résidents de ces centres deviennent au fil des mois de plus en plus spécialistes des arcanes et des rouages administratifs et par conséquent, il apparaît évident pour les plus anciens que je n'en fais pas partie.

Pour ce qui est du contenu, (et ce particulièrement avec les ressortissants d'une tradition musulmane), la plupart des interventions commencent par une évocation d'une forme ou l'autre d'autorité : qu'il s'agisse de la tradition, des anciens, des textes saints, de proverbes ou même de ce que disaient les parents. Même si au départ, fort de cette méfiance vis-à-vis de l'argument d'autorité, j'étais réfractaire à ces entrées en matière, j'ai beaucoup gagné (et les discussions aussi) à réprimer mon désir de leur demander ce qu'ils en pensaient quant à eux. Car j'ai réalisé que plutôt que de se cacher derrière des leçons de sagesse pour le tout-venant, ils passaient par ces invocations, par habitude, par pudeur ou bien par prudence, pour accéder à leur propre pensée ; entre les lignes c'était leur propre interprétation de cette autorité traditionnelle qui émergeait et témoignait de leurs représentations du monde, (à mieux y regarder, tout rationalistes que nous sommes, nous ne faisons pas autrement).

## Les différences/les valeurs

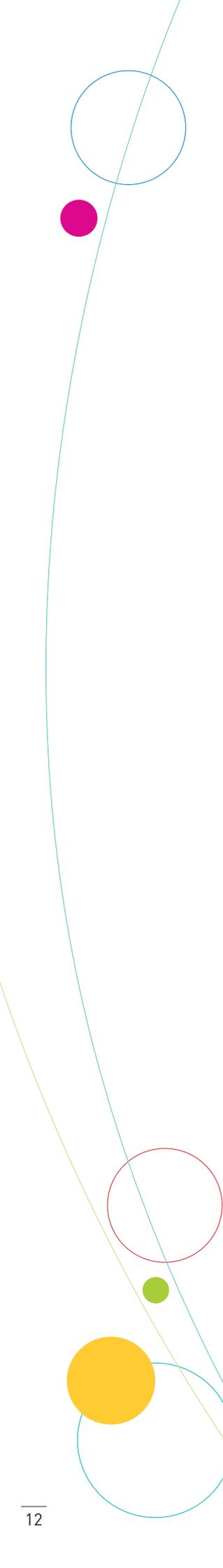
Ce rapport à l'autorité provoquait souvent des conflits d'intérêts. Pour l'illustrer, j'ai vécu une discussion en deux temps majeurs, pour le moins emblématique, avec des demandeurs d'asile du Moyen-Orient. Tout a commencé par la question « à quelle loi obéir ? ». Très vite, les échanges tournèrent autour du cas particulier des migrants, demandeurs d'asile ou réfugiés et de la primauté de la loi de celui qui accueille. Il s'agissait à première vue d'une loi morale indépassable. S'il existait, dans l'Islam notamment, un devoir d'hospitalité, l'hôte de son côté avait l'obligation morale de s'adapter, de ne pas abuser et se conformer aux coutumes de celui qui lui ouvrait sa porte. Au point d'ailleurs d'être toujours sur le qui-vive pour ne pas commettre d'impair. Il me semblait jusque-là que le côté assez consensuel des échanges consistait aussi à ne pas me choquer.

Un peu plus tard dans la discussion, il fut question des valeurs. Avec celle, suprême, de faire le bien ; c'était celle d'ailleurs qui définissait l'Homme. Nous étions tous humains mais tout de même, il y avait une hiérarchie parmi les humains. Tous ne pouvaient revendiquer de la même manière le titre d'Homme – il y avait ceux qui faisaient le bien et ceux qui ne le faisaient pas. Car, si l'on restait humain de la naissance à la mort, il n'en allait pas de même pour revendiquer le titre d'Homme. Outre ce qui le distinguait du reste des créatures (la plupart refusaient d'être assimilés au règne animal), intelligence, langage, rire, projet, etc., être un Homme consistait à faire le bien autant que possible

ou plutôt à ne pas faire le mal. Autrement dit, chaque humain pouvait perdre des points sur son permis de conduire d'Homme (un dictateur sanguinaire par exemple tout humain qu'il restait, ne méritait plus le titre d'Homme).

Mais comment était-on sûr de faire le bien ; quand deux personnes revendiquent chacune un « bien » inconciliable voire antinomique avec celui de l'autre ; quand on peut faire le mal par ignorance ; quand les conséquences du bien font le mal ; etc. ? Repli stratégique face à la difficulté : puisqu'il est apparemment impossible de trouver le bien absolu, il suffit d'être sincère ; c'est-à-dire en accord avec les valeurs auxquelles un homme croit sincèrement, celles qu'il a apprises, acceptées, élaborées lui-même parfois au gré de ses réflexions et de ses expériences. Tout cela était encore très acceptable, jusqu'à ce qu'on se demande ce qu'il adviendrait s'il y dérogeait.

Et voici le basculement : l'intention louable de se soumettre à la loi de l'accueillant en toute circonstance devenait tout à coup plus problématique et même paradoxale ; elle pouvait en tout cas mener à des dilemmes importants. Car se soumettre à la valeur de respect inconditionné de l'hôte – et de ce fait souscrire aux valeurs de l'accueillant – pouvait entrer en conflit avec d'autres valeurs relatives à la religion ou aux traditions ou encore à l'éducation. Dans tous les cas, on risque ainsi de perdre des points sur son carnet de notes. Comment sélectionner nos loyautés de manière avisée et ainsi pondérer nos choix ?



Par ailleurs, cette discussion est à mon avis intéressante au-delà du dispositif philosophique, sa pertinence touchait ici la question souvent galvaudée du « vivre-ensemble ». On avait pu dégager de manière animée mais pacifique les enjeux qui pouvaient poser problème dans

## Pour conclure

Il y a donc peu et beaucoup à dire relativement à cette expérience particulière : beaucoup parce que j'ai rencontré en définitive des dizaines de demandeurs d'asile aux histoires toujours riches et souvent dramatiques, que j'ai vécu avec eux mille petits moments étonnants et autant d'occasions de remise en question ; mais peu, car je me suis souvent interrogé sur les différences fondamentales qui existent entre ces ateliers et d'autres avec des publics plus habituels. Je me suis demandé si les spécificités d'un auditoire étaient essentielles ou anecdotiques – cette question vaut tout autant pour différencier les enfants des adultes. Autrement dit, est-ce que la méthode philosophique est véritablement tout terrain et, sinon, quel caractère particulier, quels changements fondamentaux à opérer en regard du profil du public ?

Malgré tout, les différences étaient quelque fois déroutantes, elles m'ont confronté à mes propres limites et mes propres systèmes de croyance – fanatique de la raison je suis parfois, au même titre que certains participants qui n'étaient pas sans fanatisme. J'ai pris conscience plus qu'ailleurs et plus que jamais que la raison ne naît pas toujours de la raison, que la logique n'est

cette cohabitation nouvelle. Il aurait même été pertinent de partir de là pour réfléchir, entre gens de bonne volonté, sans faux semblants, à ces obstacles et peut-être rassurer une opinion publique parfois tracassée par ce choc « civilisationnel ».

pas une religion et que la raison engendre quelque fois autre chose qu'elle-même. Travailler avec des gens étrangers à nos présupposés, riches d'un système de représentations déjà construit et totalement différent du mien est une grande chance. Et toutes les difficultés que j'ai rencontrées tout au long de cette expérience, les impondérables logistiques, le manque de ponctualité, le fanatisme religieux, les mécompréhensions, dues à la langue, à la culture ou à l'habitude m'ont finalement été d'un profit colossal non seulement au niveau de ma pratique mais aussi sur un plan personnel. Elles m'ont permis à moi aussi de revoir mon système de croyances et m'ont rendu plus souple dans mes attentes, plus ouvert à l'inattendu, plus riche en histoires humaines ; j'en ai été mille fois récompensé.

Évidemment, une expérience de 5 ans ne se résume pas à ces quelques considérations, la question des femmes, de l'homosexualité, de l'organisation sociale, les échanges à propos de grands philosophes, les fous rires, les moments d'émotion (quand quelqu'un est expulsé ou a obtenu ses papiers), les joutes passionnantes entre participants, mais aussi le respect authentique, tout

cela mériterait d'être analysé et raconté plus en détails. Mais pour l'heure, j'ai eu le privilège de rencontrer des gens précieux et surprenants : Alphonse si attentif, Justin vénérable conteur de 80 ans, Jeanne à la redoutable sagesse et pourtant si discrète dans sa chaise roulante, Mazein à la lucidité redoutable sur lui et sur nous et Roméo, et Mohamed, et Pélagie, et Dialo et tant d'autres...

